

Études littéraires africaines

KABAMBA Maguy, *La dette coloniale*, éditions Humanitas, Canada, 1995, 155 p.

Alphonse Mbuyamba Kankolongo



Numéro 4, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042389ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042389ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbuyamba Kankolongo, A. (1997). Compte rendu de [KABAMBA Maguy, *La dette coloniale*, éditions Humanitas, Canada, 1995, 155 p.] *Études littéraires africaines*, (4), 43–45. <https://doi.org/10.7202/1042389ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

lité, mais aussi au rôle important qu'il a joué au cœur de ce qu'il a lui-même appelé "la phratrie des écrivains congolais".

■ Florence PARAVY

CONGO-KINSHASA

KABAMBA MAGUY, *LA DETTE COLONIALE*, ÉDITIONS HUMANITAS, CANADA, 1995, 155 p.

La dette coloniale constitue un événement particulier dans la littérature congolaise d'expression française, pour la simple raison que ce roman est le premier écrit par une Congolaise. Maguy Kabamba, son auteur, s'inscrit certes dans une liste déjà longue de ses aînées - écrivains - que sont entre autres Clémentine Nzuji, Elisabeth-Françoise Mweya, Maïthe Mutenke Ngoy, etc., mais qui toutes se sont illustrées en poésie. Elle est donc, à ce jour, une exception pour le genre littéraire qu'elle exploite.

Qui est Maguy Kabamba ? Née en 1960 à Fizi dans l'Est du Congo-Kinshasa, elle a suivi des études supérieures à l'Institut Supérieur Pédagogique de Lubumbashi et travaillé pendant quatre ans à Kipushi et Lubumbashi. En 1985, elle reprend ses études à l'école d'interprètes internationaux de Mons (Belgique) en commençant un programme de traduction (français - anglais - espagnol), qu'elle termine à l'Université York de Toronto, au Canada. Elle enseigne actuellement à Toronto où elle vit avec son mari et ses deux enfants.

Que nous donne à lire *La dette coloniale* ? L'histoire gravite autour d'un certain Mutombo, âgé de vingt-deux ans et détenteur d'un diplôme de l'Institut Supérieur Pédagogique de Lubumbashi. Une carrière d'enseignant s'ouvre devant lui, mais celle-ci est parmi les plus mal payées au Zaïre. Comme pour bien d'autres jeunes Zaïrois de sa génération qui cherchent à l'étranger un mieux-être, la mère de Mutombo décide que son fils se rendra en Europe, pour en revenir un jour avec beaucoup d'argent et de biens matériels, en particulier des véhicules. Mais le voyage coûte cher, et ses parents se résolvent à vendre la maison familiale. Ayant obtenu tous ses papiers sans difficulté, Mutombo part en compagnie d'un cousin surnommé "Maître" : "On l'appelait ainsi parce qu'en karaté, il égaillait Bruce Lee" (p. 29). Commence alors la "grande aventure" : "Voir Bruxelles et mourir", se disent-ils. "Maître", plus bavard et plus brillant que Mutombo, renchérit : "Voir l'Europe et y vivre - jouir, jouir, jouir. Incroyable sed verum. Allais-je, à mon tour, m'habiller comme ces 'Belgicains' qui rentraient en vacances au Zaïre, bien pomponnés, superbement coiffés, portant des chaussures brillantes et des beaux vêtements à la mode ?" (p. 22)

A Bruxelles, ils sont accueillis par un certain Henri à qui on les a recommandés, et qui se présente ainsi : "On m'appelle Grand Henri, entendez par

là, Henri Lagardère, mais lui était le petit Parisien, tandis que moi, je suis le grand Parisien.” (p. 78) Présentation insolite à laquelle Mutombo et “Maître” ne comprennent rien, signe précurseur de bien d’autres surprises désagréables qui les attendent. Pendant que leur hôte les conduit à son appartement, ils sont choqués d’entendre une vieille femme belge leur lancer à la tête des insanités racistes. Dans l’appartement où Henri vit avec son amie d’origine haïtienne, celle-ci reçoit les deux jeunes gens dans une indifférence totale. Hautaine et sans décence morale, elle les met mal à l’aise dès les premiers moments de leur rencontre.

Néanmoins, “Maître” se fait inscrire à la Faculté des Sciences tandis que Mutombo prend des cours d’informatique le soir, ce qui, pense-t-il, lui permettra de travailler la journée et de venir financièrement en aide à sa famille dès à présent. Au fil des jours, Mutombo et “Maître” découvrent peu à peu la face cachée de la vie que mènent leurs compatriotes en Europe, d’abord en Belgique et plus tard en France. Se dévoilent à eux les dures réalités de l’Europe, jusque-là tuées à dessein par leurs concitoyens de retour au pays, qui ne présentaient que le côté idyllique de l’Europe : une “mine d’or”, mieux, le paradis où coule constamment le miel. Les Zaïrois qui y vivent l’appellent “Mikili”, ce qui se traduit par : lieu où on ne manque de rien.

Les multiples fréquentations que leur procure Henri, non seulement avec des Zaïrois, mais aussi d’autres Africains, seront l’occasion pour Mutombo et “Maître” de pénétrer de l’intérieur le vécu des immigrants africains en Europe, et de comprendre pourquoi ils s’adonnent à des activités louches pour assurer leur survie : vols, escroqueries, coups bas, règlements de compte, prostitution de jeunes femmes, trafic de documents diplomatiques, dans une société qui a érigé comme principe de vie : chacun pour soi, Dieu pour tous. De tout cela, ils n’avaient jamais entendu parler avant de venir en Europe. L’un de leurs compatriotes s’en défend en ces termes : “*Va leur dire que j’ai dû casser la serrure de cette maison pour y entrer et y habiter, qui va te croire ?*” (p. 139).

Alors qu’ils avaient rêvé d’une Europe où la fortune s’amasse facilement et rapidement, Mutombo et “Maître” sont confrontés à une Europe sans foi ni loi, déshumanisante. Plus déçu que “Maître” qui s’est converti à l’ivrognerie, Mutombo déclare dépité : “*J’étais déterminé à rentrer au Zaïre. On pouvait m’appeler poule mouillée, mais je ne voyais aucun avenir dans ce pays.*” (p. 116). L’Europe n’ayant pu combler leur attente, ils décident de se rendre au Canada pour y tenter une autre aventure.

Au-delà de l’intrigue, qui vient d’être résumée, *La dette coloniale* propose d’abord une lecture très négative de la vie des immigrants en Europe. Ce pessimisme n’est toutefois pas absolu dans la mesure où l’auteur campe aussi quelques Africains - certes peu nombreux - qui s’appliquent à leurs études et qui, pour subvenir à leurs besoins matériels, travaillent honnêtement. Mais l’action de ce roman ne se déroule pas uniquement en Europe (Belgique et France). Celle des sept premiers chapitres a pour

cadre l'Afrique, et précisément le Congo-Kinshasa, ce qui a permis à la romancière d'évoquer aussi des problèmes spécifiques au Zaïre et qui, dans leur majorité, se retrouvent ailleurs en Afrique : misère généralisée, croyance tenace à certaines valeurs de la tradition (sorcellerie, fétichisme, rêves, intervention des ancêtres, etc.), clivage insolent qui ne cesse de s'amplifier entre, d'un côté, les riches qui s'enrichissent de plus en plus, et, de l'autre, les pauvres qui restent toujours sur le carreau, dégradation du niveau d'enseignement à tous les échelons, corruption des dirigeants politiques, rançonnement fréquent de paisibles citoyens par les forces dites de l'ordre, etc. Bref, la société congolaise est, elle aussi, vue de manière négative et ne présage aucun avenir meilleur. Le pessimisme de l'auteur semble total. C'est dire donc que *La dette coloniale* est un roman de la désespérance.

Le titre du roman ne semble à première vue nullement traduire le contenu de l'œuvre. Sa signification ne s'éclaire qu'à partir de certaines déclarations de personnages du roman, comme celle-ci : "*Le principe de la dette coloniale est de faire payer tous les Blancs riches afin de procurer un certain bien-être matériel à ceux qui souffrent au pays.*" (p. 99). Ainsi les vols spectaculaires auxquels s'adonnent quelques Africains en Europe ne sont pas imputables à des facteurs circonstanciels (crise, misère, survie, etc.). Ils s'inscrivent dans une philosophie bien précise : faire payer aux Blancs le pillage systématique des richesses de l'Afrique. A ce propos, "Grand Henri" est plus qu'explicite : "*Les Belges, en pillant nos richesses, ont-ils pensé à nous ? Ont-ils pensé à la pauvreté qu'ils instauraient chez nous ?*" (p. 113)

C'est donc cette prise de conscience des Zaïrois du pillage effectué par les Belges - d'abord pendant la période coloniale et ensuite dans la période néocoloniale qui continue aujourd'hui - qui leur donne le droit de faire payer la "dette" contractée par les anciens colons. Ainsi s'explique le sens du titre, qui s'inscrit dans la logique de l'énigme. D'autres écrivains zaïrois ont également usé de cette technique, comme V.Y. Mudimbe avec des titres comme *Le bel immonde* et *L'écart*.

Maîtrisant bien la technique du suspense, ce roman se rapproche du roman policier qui a influencé plus d'un écrivain zaïrois : Antonio Junior Nzau dans *Traite au Zaïre* (1984), Bolya Baenga dans *Cannibale* (1986) et Pius Ngandu Nkashama avec *Le pacte de sang* (1984) et *La mort faite homme* (1986). Par ailleurs il s'agit, on l'a vu, d'un témoignage nourri d'un vécu qui s'offre comme une vérité ou une évidence. Enfin, quant à la langue, Maguy Kabamba use d'une écriture classique, correcte et agréable à lire. Puisse le prochain roman annoncé être aussi réussi que *La dette coloniale*.